

## EXPOSITIONS REVIEWS

## BILLÈRE / ORTHEZ

Sabine Delcour

Le Bel Ordinaire / 13 mai - 4 juillet 2020 / Image/Imatge / 12 juin - 5 sept. 2020

Depuis plus de 20 ans, Sabine Delcour pratique la photographie « dans une proximité distante avec le réel ». Elle opte ainsi pour une relation forte à l'espace, un cadrage vertical et un grand format. Sa démarche repose sur des temps de prospection et de découverte de territoires naturels et urbains, et sur une attention particulière à la présence humaine, à sa capacité à prendre possession et à habiter. Delcour a récemment effectué plusieurs séjours en Chine au cours desquels elle a exploré la frénésie du défi urbanistique de ce pays et ses multiples conséquences. La série *New Way of Living* interroge les problématiques sociales, environnementales et sociétales de cette densification vertigineuse basée sur la concentration, la perte de repères entre privé et public, l'identification et le contrôle, à partir de trois exemples : la ville fantôme d'Ordos, en Mongolie intérieure, en plein désert et toujours en quête d'un devenir, faute d'habitants ; la ville portuaire de Qingdao et la logique digestive de ses choix architecturaux et de ses implications relationnelles ; Wuhan, capitale de la province du Hubei, la ville de la démesure, qui exige l'expansion en hauteur pour gagner de la place. Delcour s'inspire de l'observation de la faune : se tenir à bonne distance, s'imprégner, circonscrire et saisir l'information nécessaire. Elle s'introduit ainsi au plus vif de ce qui caractérise la ville contemporaine dans ses interpénétrations comme dans ses intervalles.

Didier Arnaudet

*New Way of Living* sera présentée à La Vieille Église à Mérignac (19 sept.-13 déc. 2020) et à Arrêt sur l'image galerie à Bordeaux (19 sept.-19 déc. 2020).

De la série « *New Way of Living* ».  
(© Sabine Delcour)



For more than 20 years Sabine Delcour has been practicing photography "in a distant proximity to reality". She thus opts for a strong relationship to space, vertical framing and large format. Her approach is based on times of prospecting and discovery of natural and urban territories, and a particular attention to human presence, its capacity for taking possession and inhabiting. Delcour has recently made several trips to China, during which she has explored the frenzy of its urban challenge and its multiple consequences. The *New Way of Living* series examines the social, environmental and societal issues of this dizzying densification based on concentration, the loss of reference points between private and public, identification and control, using three examples: the ghost city of Ordos, in Inner Mongolia, in the middle of the desert and still in search of a future, due to the lack of inhabitants; the port city of Qingdao and the digestive logic of its architectural choices and its relational implications; Wuhan, capital of Hubei province, the city of excess, which requires expansion in height to gain space. Delcour is inspired by wildlife observation: keeping a good distance, soaking up, circumscribing and grasping the necessary information. In this way she enters into the very heart of what characterizes the contemporary city in both its interpenetrations and its intervals.

Translation: Chloé Baker

*New Way of Living* will be presented at La Vieille Église in Mérignac (September 19 - December 13, 2020) and at Arrêt sur l'Image gallery in Bordeaux (September 19 - December 19, 2020).



## SAINT-PAUL DE VENCE

Jean-Charles Blais

Galerie Catherine Issert / 10 juillet - 19 septembre 2020



De haut en bas /from top: « Sans titre ». 2018. « Sans titre ». 2020. (Court. l'artiste et galerie Catherine Issert)

Il ne faut pas lui parler de mélancolie, d'espoir, de combat, même si ces sentiments traversent les œuvres récentes élaborées dans son atelier de Vence. Peintures sobres, pudiques, dont l'enchevêtrement des lignes et la mise en tension des formes fécondent des silhouettes en mouvement, ancrées dans la matière brute de l'affiche arrachée, support de prédilection de Jean-Charles Blais depuis ses débuts. La forme est un chemin structurel, une pérégrination expérimentale et modulaire. Il la scrute, se laisse guider par elle afin de trouver « des petits miracles », dit-il en souriant, hypothèses et arrangements nouveaux. La forme préexiste toujours à l'histoire au sein d'un processus infini qui fraye avec l'incertitude et la prise de risque. Blais suit la peinture, ses détours, ses hésitations et ses superpositions, envisageant chaque

œuvre comme la continuité ou la variation d'une précédente. Ses grands corps noirs enchaînés au support sont à la fois présence et absence. Sans visage, de dos, ils surgissent, figures évocatrices qui happent – hantent – le support et notre regard. Imposantes abstractions, elles résistent au cadre, tentent de s'en libérer ou de s'y contraindre, ombres inachevées, émouvantes, auxquelles nos corps se confrontent. On reste hypnotisé par la puissance de suggestion et l'humanité qui se dégagent du geste pictural. Blais, authentique, nous exhorte juste à regarder, convaincu que la peinture vit par elle-même. « Voilà », titre astucieusement son exposition qui honore l'anniversaire des 45 ans de la galerie Issert.

Julie Chaizemartin

Don't talk to him about melancholy, hope, struggle, even though these emotions inform the recent works elaborated in his workshop at Vence. Sober, dignified paintings, in which the intricate network of lines and the formal tensions of shapes irrigate moving silhouettes, anchored in the raw material of torn posters, Blais' background of choice since the beginning. Form is a structural path, an experimental, modular wandering. He scrutinizes it, lets himself be guided by it, in order to allow for "small miracles", as he calls them: novel arrangements and hypotheses. Form always precedes narration within an infinite process poised on the edge of uncertainty and risk-taking. Blais tracks down painting, its meanders, hesitations, and superimpositions, seeing every work as a continuation or a variation of the preceding one. The large black bodies chained to the background conjure up both presence and absence. Without a face, from behind, they emerge as evocative figures that swallow up – or haunt – their background, and our gaze. Imposing abstractions, they resist their own frame, attempting to free themselves from it or to abide by it, unfinished, tragic shadows confronting our own bodies. One cannot but be hypnotized by the powers of suggestiveness and humanity of the pictorial gesture. Blais encourages us to merely see, convinced of the autonomy of painting. "Voilà": such is the shrewd title of his show for the 45<sup>th</sup> anniversary of Galerie Issert.

Translation: Raphaël Koenig



**EXPO** Jusqu'au 29 août à la  
galerie Catherine Issert,  
Saint-Paul de Vence

## QUAND SE SUPERPOSENT LES MÉMOIRES



*Jean-Charles Blais Sans titre  
2020. © galerie Catherine Issert*

● Majoritairement des grands formats, sans encadrement. Noires figures, parfois blanches évocations, fonds de murs vieillissés, ou bleus tendres, gris, beiges effacés, là une touche rose et tout, dans ces silhouettes, reste ambigu, ouvert à multiples lectures. L'esprit s'évade. Silence, apaisement.

### Récits entremêlés

Sur des affiches arrachées, sur des images préexistantes, le processus de la forme, sans finalité établie, trouve son rythme, "orchestre l'arrangement" et le tableau "se fait tout seul". Quand la tension est atteinte, le tableau est réalisé. Commencant plusieurs œuvres à la fois, c'est une sorte de récit continu qui se construit, des réponses, des enchaînements. Pas de programmation mais "davantage de glissements que de ruptures". Grandes expositions muséales, longue collaboration avec Catherine Issert, et présence niçoise à la station de tram' Alsace-Lorraine. **tr**



## DANS LES GALERIES

SAINT-PAUL DE VENCE

### Jean-Charles Blais – Voilà

**R**eprésenti par Catherine Issert depuis 1981, Jean Charles Blais s'est fait connaître dans les années quatre-vingt pour ses peintures sur affiches arrachées. Comme une plongée dans la praxis de l'artiste, cette nouvelle exposition sera l'occasion de présenter les œuvres les plus récentes, des peintures inédites qui tissent des formes et des tournures inattendues avec son travail antérieur. Investissant l'atelier comme un laboratoire, Jean Charles Blais conduit ses recherches en se laissant guider par les médiums et les procédés, avec au centre de ses préoccupations, le corps et sa représentation, la fragmentation, le renversement, le positif et le négatif,

l'absence. En peinture, Jean Charles Blais adopte une mise en péril volontaire, réfute les notions d'identité et d'inédit en s'appuyant sur un large champ référentiel dans lequel se croisent, entre autres et indifféremment, des ex-voto napolitains et le suprématisme.

**Galerie Catherine Issert**  
2 route des Serres  
06570 Saint-Paul  
Jusqu'au 19 septembre, du mardi  
au samedi de 11h à 13h et de  
14h à 19h

Jean Charles Blais, *Sans Titre*,  
2018, gouache sur papier.





## EN GALERIES

### Jean-Charles Blais, le corps à l'œuvre

La figure du corps est en quelque sorte la mesure récurrente qui règle la pratique de Jean-Charles Blais depuis ses tout débuts. Non point celle d'un étalon figé mais au contraire un référent avec lequel l'artiste compose de façon très ouverte en fonction des matériaux qu'il emploie et des modes opératoires auxquels il recourt. Aussi, à considérer le déploiement de son œuvre, le regard est sans cesse mis en échec dans ses habitudes perceptives. Comme si Blais s'appliquait à déjouer, à chaque apparition, les attendus d'une démarche dont la principale qualité est de se surprendre elle-même, sinon l'artiste.

La question que pose son travail est donc celle des possibles de la peinture alors même que celle-ci s'offre le luxe de toutes sortes de digressions. L'art de Jean-Charles Blais n'en suit pas moins un fil rouge : il est requis par l'humain et son inscription dans l'espace. Il interroge le corps, il en décline les postures, il l'érige en sémaphore de toutes sortes d'attitudes observées ou inventées. Qu'il le fragmente, qu'il le cache, qu'il le confonde, le corps chez lui épouse la matière dont il est fait, tout comme le support sur lequel il prend forme. Quelque chose d'une incarnation est à l'œuvre dans ce travail qui le spécifie et l'identifie d'emblée. Qui nous happe, nous ramène à l'ordre de nos fondamentaux, entre doute et certitude, entre aplomb et fragilité, entre présence et absence. La fidélité qui lie depuis 1981 l'artiste et sa galerie de Saint-Paul – laquelle fête ses 45 ans d'existence – est à l'écho d'une œuvre qui ne s'est jamais démentie par-delà toutes les turbulences du temps traversé. **Philippe Piguet**

**Jean-Charles Blais.**

Galerie Catherine Issert, Saint-Paul-de-Vence.  
Du 10 juillet au 19 septembre 2020



Jean-Charles Blais, *Sans titre*  
2018, peinture à l'huile et craie sur affiches arrachées, 69 x 60 cm.  
Courtesy de l'artiste et galerie Catherine Issert, Saint-Paul-de-Vence



**L'oeil** DU COLLECTIONNEUR  
**GALERIES**

# L'ACTUALITÉ DES GALERIES

À Paris, en régions et dans le monde,  
les expositions à voir dans les  
galeries et chez les antiquaires.



**JEAN-CHARLES BLAIS**  
Galerie Catherine Issert –  
Saint-Paul-de-Vence (06)  
Jusqu'au 29 août 2020

Catherine Issert, qui célèbre cette année quarante-cinq ans de métier, montre les nouveaux travaux de Jean-Charles Blais, avec qui elle collabore depuis les années 1980. Le sujet principal de ce Nantais d'origine est le corps humain. Ses toiles confrontent le spectateur à des formes doubles qui n'offrent aucune réponse. Sa peinture, réalisée sur des affiches arrachées, est un « un espace en ruine. Ce que je cherche dans la conception même devient une sorte d'incarnation totale. Je ne veux pas faire un tableau lisse qui représente quelque chose à l'instar d'une photographie », nous explique Jean-Charles Blais. — **A. L. M.**

© « Jean-Charles Blais », Galerie Catherine Issert, 2, rue des Saules, Saint-Pierre-Venances, www.galerie-issert.com

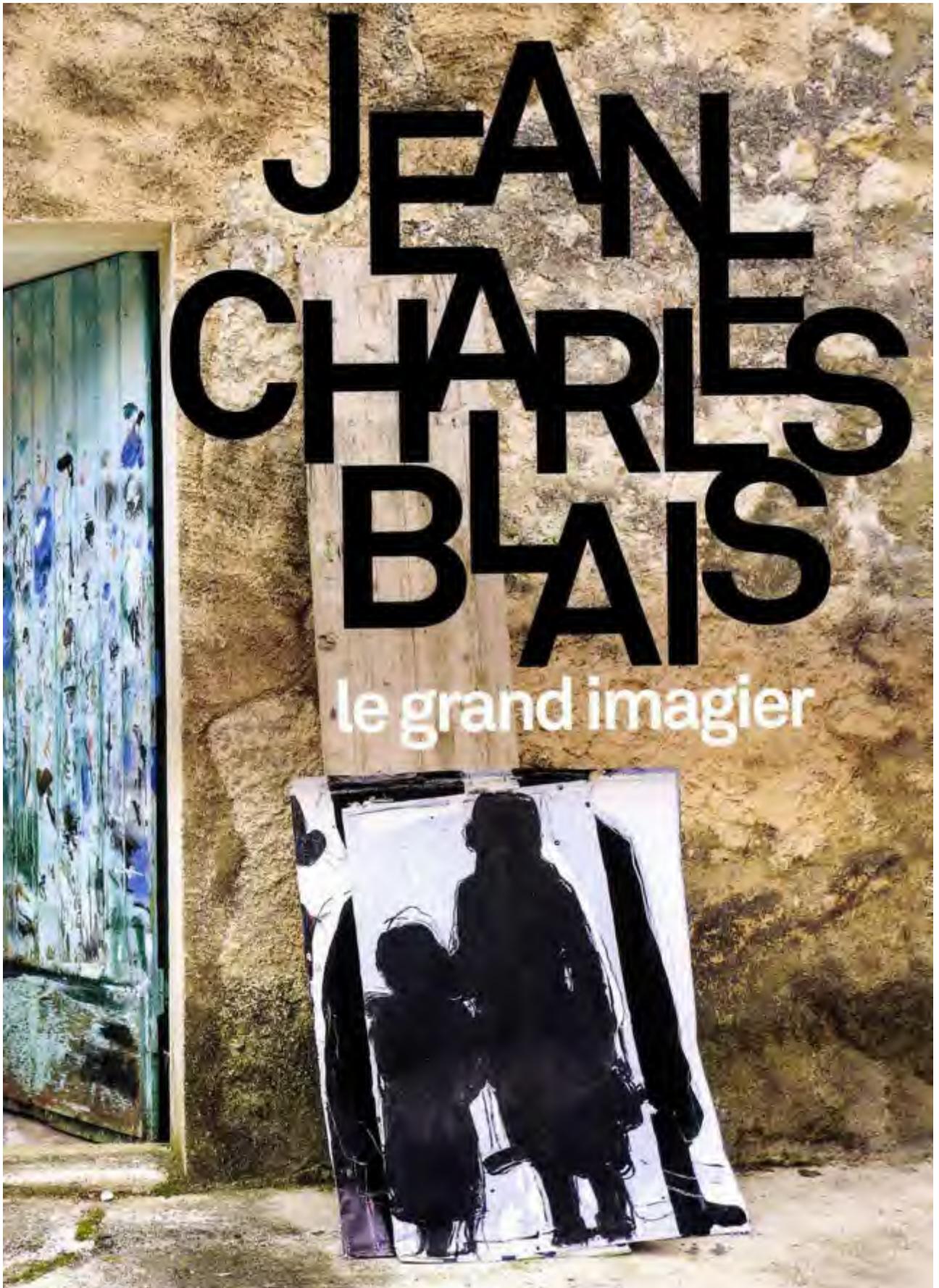


### visite d'atelier

Soutenu par la galerie Catherine Issert depuis ses débuts fulgurants dans les années 1980, Jean-Charles Blais y expose cet été ses derniers tableaux, hauts en couleur et comme toujours inattendus.

/ Texte Elisabeth Vedrenne

Ci-contre Jean-Charles Blais dans l'atelier de Venise où il retrouve chaque été.  
COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE CATHERINE ISSERT, ANTHONY LANNEDRITTE





“ Bribes de récits, morceaux de corps, ses sujets forment une sorte de puzzle, de jeu d'images. ”

Ci-contre l'artiste a installé son atelier dans le sud de la France après son succès fulgurant des années 1980  
COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE CATHERINE ISSERT ©ANTHONY LANNERETONNE.

Page de droite *Sans titre*, 2018-2019, gouache sur papier, 95 x 67 cm  
COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE CATHERINE ISSERT.

L'atelier prend tout son sens dans l'œuvre de Jean-Charles Blais, depuis l'atelier provisoire de la rue de Texel qu'on lui prête à Paris lorsqu'il débarque de Rennes, jusqu'aux ateliers actuels, où il s'est posé après son fulgurant succès des années 1980. Celui d'Arcueil, l'atelier hivernal, l'*« atelier propre »*, royaume du papier où il dessine et découpe. Et les deux ateliers de Vence où il émigre aux beaux jours. Celui qu'il a installé dans la belle maison mauresque dont il est tombé amoureux en 1983 en visitant la région, où il peut peindre de grands formats et les faire sécher au soleil... L'autre situé dans une chapelle restaurée au fond du jardin, où il fait frais l'été grâce aux murs épais et aux petites ouvertures, et où il dispose de place pour stocker ses grands tableaux. L'atelier est donc multiple, à la fois fixe et éparpillé partout où il habite. Chacun a sa spécificité, liée aux dimensions des espaces, mais peut devenir interchangeable. Une liberté, une souplesse qui résumant sa démarche, sa façon de travailler en général. C'est un lieu de vie, pas un bureau. « C'est juste un endroit de réflexion, de mise en œuvre, un lieu de fixité. Vence a l'avantage d'être l'endroit de la pérennité car là-bas je peux tout garder. C'est mon point d'ancrage. »

### Une peinture à contre-pied

Après le règne de Supports/Surfaces déclarant que le peintre ne doit plus être « un illusionniste ou un montreur de fantômes », surgit à contre-pied un nouveau groupe dès 1981, sous la houlette de l'écrivain-collectionneur et critique d'art Bernard Lamarche-Vadel, lors de son exposition mythique « Finir en beauté ». Le monde de l'art y découvre une nouvelle génération de peintres réunis par un certain retour à la figuration : Jean-Michel Alberola, Jean-Charles Blais, Rémi Blanchard et François Boisrond d'une part, Robert Combas, Hervé di Rosa, Catherine Viollet et Jean-François Maurige d'autre part, qui formeront la Figuration Libre, selon l'expression de Ben. Période euphorique, débordante d'énergie. Jean-Charles Blais est très vite repéré par Jean-Louis Froment, du CAPC de Bordeaux, relayé par le marchand parisien Yvon Lambert et par la jeune galeriste de Saint-Paul de Vence Catherine Issert, tous à la recherche de sang neuf. Retour donc de la peinture, de matériaux insolites, de sujets spontanés, « primitifs », imagés. Blais ne travaille que sur des matériaux de rebut, des journaux et des morceaux d'affiches déchirées. Pas à la façon d'un Mimmo Rotella

### 3 ŒUVRES PHARES



*Trap fort*, 1983, peinture sur affiches arrachées, 240 x 145 x 10 cm  
COLL. PRIVÉE © FERNANDEZ

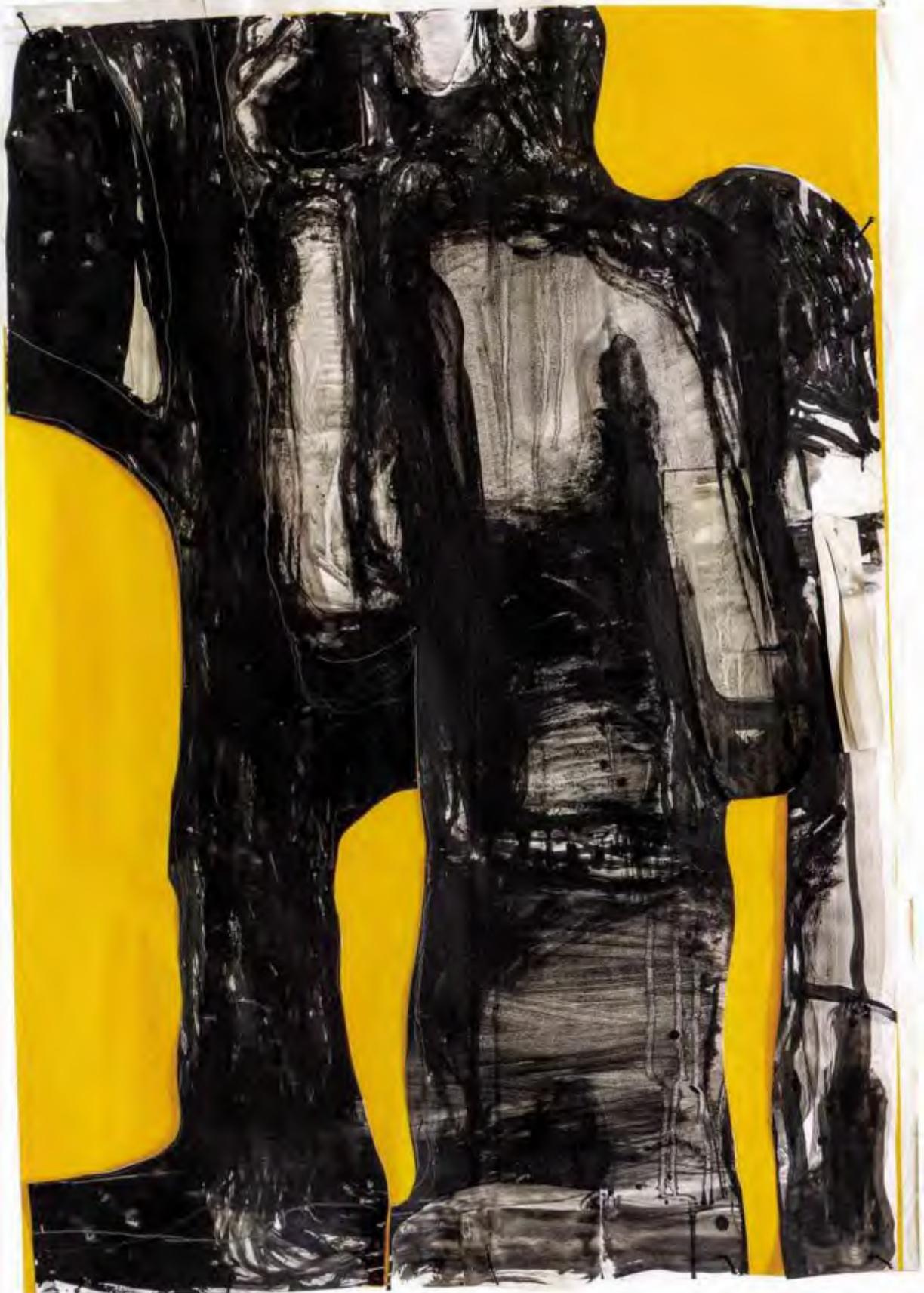


*Sans titre*, 2012, peinture à l'huile et craie sur affiches arrachées, 210 x 135 cm  
COLL. PRIVÉE © FERNANDEZ



*Double vue (vite)*, 2016, peinture sur affiches arrachées, 174 x 135 cm  
© BÉATRICE GARDETTE COURTESY DE LA GALERIE CATHERINE ISSERT

visite d'atelier



**Ci-contre, en haut**

Sans titre, 2018,  
gouache sur papier,  
69 x 60 cm  
COURTESY DE L'ARTISTE  
ET DE LA GALERIE  
CATHERINE ISSERT.

**Ci-contre, en bas**

Sans titre, 2018,  
gouache sur papier,  
54,5 x 48,5 cm  
COURTESY DE L'ARTISTE  
ET DE LA GALERIE  
CATHERINE ISSERT.

mais en tant qu'« accélérateur de formes ». Il utilise la moindre boursoflure, la moindre aspérité pour insuffler du mouvement, tel un peintre des grottes de Lascaux. Les gros bonshommes enlêlés de ses débuts marchent, sautent, avec leurs pieds énormes et leur minuscule tête, ou sans tête, comme des poulets affolés. Il continue de nos jours à peindre sur des strates d'affiches arrachées. Affiches autrefois retournées, utilisées au contraire aujourd'hui sur la face conservant des reliquats de couleur. Blais peint sur une couche de papier robuste, jamais sur une toile enduite.

**La passion numérique**

Fragments hétérogènes de paysages, bribes de récits, morceaux de corps, ses sujets forment une sorte de puzzle, de jeu d'images. On y décèle au début de nombreux échos des figures de Malévitch flottant dans l'espace, puis des têtes coupées en ombres chinoises ou des bustes en double profil, enfin des silhouettes fantomatiques. Le tout ciselé et formant un théâtre d'ombres ou de portraits géants en contre-jour. Il en décore de frises en 1990 la station de métro Chambre des Députés, à Paris. Assez naturellement, il glisse vers l'idée du « patron » en couture, de formes à naître, de « modèles ». Ce qui l'amène à utiliser d'autres matériaux, tels que papier découpé, calque, feuille de polyester translucide, feutre, tissu et épingles. Il montre ce nouvel aspect de son travail dans une installation de pièces suspendues dans la chapelle de la Pitié-Salpêtrière lors du Festival d'Automne de 1994. Métaphores non plus d'un corps mais de son succédané, le vêtement, autre forme illusoire tout aussi désarticulée. Suit alors une période où l'homme réel, même réduit à n'être que « l'ombre de son ombre », disparaît complètement pour ne resurgir que virtuellement : Blais se prend de passion pour la technologie numérique.

**La fabrique des images**

Après ses premiers succès qui l'ont mené à exposer chez Leo Castelli à New York, pour finir « en beauté » au Centre Pompidou en 1987, ses expérimentations numériques se résument, dans les années 2000, à des ombres projetées et mouvantes, à des lumières dansantes superposées. Il multiplie les copies de copies, produisant des pièces qui défilent de





Ci-contre La chapelle restaurée sert de lieu de stockage pour les grands tableaux.  
COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE CATHERINE ISSERT, SIBANTHON / L'ANNETONNE.

façon hypnotique, qu'il diffuse... en DVD! Nouveau tournant: une commande d'affiches en 2007 pour l'Opéra de Genève. L'idée du multiple le séduit. Il exécute alors de grandes gouaches noires et revisite des souvenirs des années 1960-1970. Un nouveau cycle peut commencer avec des formes énigmatiques, « *puissances dans [sa] boîte à malice* », qui aboutit à une petite rétrospective en 2013 au musée Picasso d'Antibes. Il peut alors montrer au public à quel point son travail, apparemment désordonné, obéit à une suite logique. Il remet en route ses ateliers vençois délaissés. Peignant désormais sur le devant des affiches dont le papier est presque « prêt » car déjà saturé, il utilise les interstices entre les images publicitaires à moitié effacées, créant une nouvelle cohabitation entre passé et présent. Il reprend

comme sujets des figures qui avaient surgi sur une dizaine d'aquarelles faites au Maroc. Des silhouettes qui avancent comme on marche dans le désert, des nouveaux nomades des années 1980, de ceux qui traversent les films de Bernardo Bertolucci ou d'Antonioni... Des hippies barbus aux cheveux longs pouvant se substituer aussi à des djihadistes ou à des joueurs de foot... Blais, pour les rendre encore plus étranges, voire mystiques, leur ferme les yeux. Le mystère croit au milieu des résidus de slogans publicitaires qui réapparaissent de-ci de-là. Leurs vêtements sportifs finissent par embrouiller le tout. Comme il l'explique très bien: « *Les choses fonctionnent en boucle, non pas une image contre une image, mais une succession d'images qui traversent des registres différents, en n'en abandonnant aucun* ».

#### À VOIR

★ ★ L'EXPOSITION « JEAN-CHARLES BLAIS » *galerie Catherine Issert*, 2, route des Serres, 06570 Saint-Paul, 04 93 32 96 92, [www.galerie-issert.com](http://www.galerie-issert.com) du 10 juillet au 29 août.

#### À LIRE

LE CATALOGUE DE L'EXPOSITION « JEAN-CHARLES BLAIS » au musée Picasso d'Antibes, textes de Jean-Louis Andral et Jean-Charles Blais, éd. Flammarion, 2013.

# Jean-Charles Blais, figure libre

Associé à la figuration libre, Jean-Charles Blais a très tôt connu le succès avec ses gouaches sur affiches arrachées, envahies de géants malaisés. **Dans son atelier au vert et au soleil, il retrace sa trajectoire fulgurante et ses pas de côté, vers la couture ou l'art numérique.**

.....  
PAR VIRGINIE HUET

**C**'est une maison jaune sable adossée à la colline. On y vient en voiture, on ne frappe pas et celui qui vit là ne risque pas de jeter la clé. Enfouie dans une épaisse jungle sur les hauteurs de Vence, Tilim-Bom déploie ses charmes de palais mauresque, avec vue imprenable sur la baie des Anges. Tilim-Bom, comme la comptine pour enfants que compose Stravinsky en 1917. « Ça sonne et ça s'écrit formidablement bien », juge encore son heureux propriétaire, Jean-Charles Blais, la soixantaine fringante, en pantalon de velours crème et baskets blanches, comme la chemise : « Je cherchais un nom parce que la maison en avait un – provençal – impossible : Lou Miradou. À cette époque, j'étais assez fan de Stravinsky, et suis tombé sur une série de chants russes, dont celui-ci. La source était curieuse phonétiquement et m'a plu. » Cette époque est celle du grand boom du marché de l'art, quand la presse et les collectionneurs s'emballent, que la niche devient un système globalisé avec ses codes, ses cours, ses cotes. C'est la fin des années 1980, 1987 plus exactement. Blais, dont les affiches arrachées s'arrachent déjà, passe l'été entre amis sur la Riviera, à « La Florida », « une maison comme il fallait, très jolie, très habitée, avec

une verrière-atelier, une petite piscine dans un coin et des palmiers devant ». Il y prépare l'exposition qui doit ouvrir à Saint-Paul-de-Vence, chez Catherine Issert, sa fidèle galeriste, rencontrée chez Bernard Lamarche-Vadel six ans plus tôt et qui, depuis, ne l'a plus lâché.

## Une liberté des gestes

L'arrière-pays niçois lui va si bien qu'avant de plier bagage, il craque pour la villa abandonnée que l'agent immobilier du coin le suppliait de visiter : « Une belle endormie, une sorte de mastaba construit dans les années 1920 par un jeune rentier sur un terrain nu, où il n'y avait à l'époque que des ânes, des chèvres et de l'ail. » On est loin du « grand loft » qu'en « jeune artiste *successful* », il rêve de s'offrir à Paris, son « quartier général ». Qu'à cela ne tienne, l'affaire est conclue. Le temps que Jean-François Bodin, l'architecte star qui pomponne alors le musée Matisse à Nice, « remette la maison debout sans aucun effet » – entendre, qu'il creuse une piscine et dresse des toits-terrasses – et Jean-Charles peut y prendre ses quartiers avec femme – Sigrid – et enfants – Cristobal et Orso. Depuis, Tilim-Bom est le cadre enchanteur dans lequel il œuvre, quand il n'en fait

pas autant à Arcueil, sa résidence principale. À vrai dire, il n'en fait pas autant ailleurs qu'ici, dans l'ancienne chapelle posée là, en contrebas des parterres exotiques qui tapisseraient de vert la longue coulée vers la mer : « Une bâtisse beaucoup plus ancienne qui appartenait à un paysan. Je la pratique d'ailleurs comme une ferme : je peux utiliser des choses sales, y faire des grands formats, en mettre trop en route en même temps... Cet atelier produit des conditions de travail qui n'existent pas autre part. Rien n'a ici d'incidence, de sorte qu'il y règne une certaine désinvolture, une liberté des gestes, cela dit relative : les orages fréquents m'obligent souvent à tout ranger. » Ce jour-là, ils menacent mais n'éclateront pas. Et tant mieux : une pile d'affiches publicitaires traînent dehors en atten- ➔

## à voir

« Jean-Charles Blais, Voilà », galerie Catherine Issert, 2, route des Serres, Saint-Paul-de-Vence (06),  
tél. : 04 93 32 96 92,  
www.galerie-issert.com  
**Jusqu'au 19 septembre 2020.**

# Jean-Charles Blais

en 6 dates

**1974-1979**

Étude aux beaux-arts de Rennes

**1982**

Expositions personnelles au CAPC de Bordeaux et à la galerie Yvon Lambert à Paris

**1984**

Le galeriste Leo Castelli montre ses œuvres à New York

**1987**

Exposition personnelle au Centre Pompidou

**1990**

Signe l'aménagement de la station de métro Assemblée nationale

**2013**

Exposition au musée Picasso d'Antibes



Sans titre, 2018-2019,  
95 x 67 cm.

COURTESY DE L'ARTISTE ET DE LA GALERIE CATHERINE ISSERT.





© ANTHONY LANNERETONNE

⊕ dant d'être retournées, épluchées, recouvertes de silhouettes noires, de dos, de trois quarts, de vert, de bleu. Le goût pour ces mille-feuilles sans qualité ne l'a jamais quitté : « Ce qui était avant tout une commodité a fini par qualifier mon travail. C'est une ruine, quand ça commence, c'est déjà foutu. Il n'y a aucune noblesse, c'est tout sauf un piédestal, il n'y a pas de chevalet, le poids des siècles passés... Je marche dessus, je les sors, je les rentre... C'est précieux comme un tas de paille. » Il faut le voir tracter avec hardiesse ces grands cartons-pâtes qu'il passe et repasse entre les portes-fenêtres pleines de taches, comme une palette géante.

### Transformer une forme

Bon vivant, Jean-Charles Blais n'est pas du genre maudit. Lui qui ne tient pas en place et gesticule comme un faune n'a jamais adopté la posture du créateur accablé, reclus dans son atelier : « Une quantité d'artistes jugent bon de s'empoisonner l'existence. Je ne ressens pas de nécessité spirituelle à créer, et ne suis pas un peintre professionnel. Dans l'essentiel des cas, j'essaie de pratiquer avec appétit, de faire en sorte que ce ne soit pas une opération pénible, de repartir comme je suis venu, de bonne humeur, plus léger, c'est ma quête. » Quitte à ne pas peindre du tout : « Si on ne me demande rien, je ne me sens pas obligé d'aller à l'atelier. Celui-ci a d'ailleurs longtemps été fermé. » Comme lorsqu'il se pique de numérique, et produit dans les années 2000 une collection de « projections

graphiques » sur DVD, grâce au savoir-faire technologique du studio Art-Netart de Catherine Maillot. Ou qu'une pandémie s'abat sur l'hexagone : « J'ai fermé l'atelier fin février en pensant que je reviendrais dans quinze jours. Quand je l'ai rouvert, trois mois plus tard, tout y était momifié dans l'état où je l'avais laissé. » Ce qui n'est pas pour lui déplaire : « J'ai tendance à laisser flotter les choses dans une sorte d'indécision permanente, à les orchestrer en les orchestrant le moins possible. Parfois pour éviter de finir un tableau, j'en commence un autre. J'aime assez ce statut-là, en stand-by. Mes ateliers étant généralement situés dans des lieux où je vis, quand je ne travaille pas, je travaille malgré tout. Comme dans le grand placard qui me sert de cabinet de dessins à Arcueil, et que j'ai naturellement tendance à aller visiter, même si j'ai la tête absolument vide. »

C'est que Jean-Charles Blais a en horreur les bureaux dédiés, « les endroits pour travailler ». Et la liste est longue de ses offices à domicile : il y a le hangar qu'il partage à Rennes avec le sculpteur Peter Briggs, le « squat façon Giacometti » que lui prête le peintre Michael Weston rue du Texel, derrière Montparnasse, la « piaule de 30 m<sup>2</sup> » près de Strasbourg-Saint-Denis, vite transformée en une « caverne de papier invraisemblable », la maison « un peu fatiguée » de la rue Louis-Thuillier, à deux pas du Luxembourg, procurée par Bob Calle, le père de Sophie, les « appartements de réception » qu'il loue au pied de l'église américaine, où modélistes et petites mains rapiè-

cent ses faux habits « sur mesure »... un répertoire d'adresses calqué sur son itinéraire plastique : « Les ateliers s'inventent pour une finalité, pas l'inverse. » S'il n'y suit pas de rituel, il admet quelques invariables. Des séances tardives, en fin d'après-midi, la radio allumée, très vite éteinte : « À 18 h, c'est l'heure du jazz sur France Musique, or j'écoute de tout sauf ça : c'est comme les gens qui fument la pipe, je ne comprends pas » ; des séances qui tirent en longueur : « En général, j'ai du mal à conclure. Je démarre une chose que je ne maîtrise pas du tout et ça n'en finit plus, je me perds dans un détail invisible qui m'absorbe » ; des séances interrompues par un brin de jardinage : « Je me suis aperçu récemment que ce que j'entends par jardiner, être à quatre pattes avec trois outils, était très compatible avec une séance de peinture : il s'agit là aussi de transformer une forme. » Alors que sa prochaine exposition le guette, Blais innove encore, la gouache recouvre désormais plus volontiers l'endroit de l'affiche, non plus l'envers : « Je me suis aperçu que le sens imprimé séchait plus vite. » Dans « ce rapport tordu avec l'image préexistante » qu'il « fuyait à l'origine », surgissent des paires de figures, d'habitude isolées. Un « effet combinatoire très suggestif pour le collectionneur » dont les « délires interprétatifs » l'amuse : « Dans mon esprit, il n'y a aucun préalable, l'effet produit n'est pas une modalité, c'est une résultante. » ■

# Catherine Issert, Vence debout

Voilà quarante-cinq ans qu'elle défend la fine fleur de l'art contemporain, conceptuel et minimal dans sa galerie de Saint-Paul-de-Vence.

**Rencontre avec une enfant du pays, inlassable tête chercheuse.**

PAR VIRGINIE HUET

**D**'aucuns la surnomment «the queen of Saint-Paul de Vence». Teint pâle et allure impeccable, discrète et décidée, Catherine Issert appartient à cette famille de galeristes dont il semble qu'on ait cassé le moule. Derrière les larges baies vitrées d'une adresse aussi incontournable que La Colombe d'or, sa très chic voisine d'en face, elle montre avec le même entrain depuis près d'un demi-siècle les talents d'hier et les espoirs de demain.

## L'histoire de votre galerie a tout d'une saga familiale...

Saint-Paul-de-Vence est mon lieu de naissance et de vie. Mon père, Marius Issert, a longtemps été maire du village, de 1945 à 1995. J'y avais à ma disposition des espaces que je pouvais investir librement. Après des études de littérature et d'histoire de l'art, j'ai travaillé à Paris, à la galerie Jean Fournier, avant de devenir la secrétaire personnelle d'Aimé Maeght, auprès de qui j'ai tout appris. Je m'occupais des éditions, de la revue de poésie *Argile*, fondée par Claude Esteban, j'ai même rencontré Aragon... Maeght travaillait avec les plus grands. Ici, il y avait une place à prendre ; à l'époque, on ne jurait que par l'école de Nice, qui à part Klein, Arman et

César – qu'on associait d'ailleurs plus aux nouveaux réalistes –, n'était pour moi qu'une pochette vide. Si j'ai évidemment collaboré avec des artistes locaux comme Ben, j'ai tout de suite mis l'accent sur la scène étrangère. Un attachement que je prolonge aujourd'hui avec le sculpteur tchèque Vladimir Skoda ou la plasticienne coréenne Minjung Kim. Cette ouverture sur un réseau, une culture internationale est pour moi fondamentale.

## Narrative Art, Fluxus, arte povera, figuration libre, abstraction géométrique... peu de mouvements vous ont échappé. Comment s'est dessinée votre ligne ?

J'ai toujours défendu un programme exigeant, sans compromis : Claude Viallat, que j'avais rencontré chez Fournier, avait accepté d'inaugurer la galerie à condition de partager l'affiche avec ses amis de supports/surfaces, Bernard Pagès, Christian Jaccard ou Patrick Saytour. Ont suivi Gérard Gasiorowski, Simon Hantaï, Marcel Broodthaers, Pier Paolo Calzolari... C'est un cercle vertueux : quand Morellet arrive à la galerie et voit une exposition Armleder, il ne peut pas me dire non. Lorsque j'ai voulu exposer Christo, personne n'y croyait : pourtant, j'ai montré ses *Surrounded Islands* et je séjournais chez lui à

chaque fois que j'allais à New York. Même Castelli et Sonnabend me rendaient visite. Au fond, je n'ai pas cherché à suivre les grands mouvements, mais plutôt à accompagner les artistes qui correspondaient le plus à ma sensibilité. Comme Blais et Alberola qui, parmi les représentants de la figuration libre, entretenaient à mes yeux les filiations les plus étroites avec l'histoire de l'art. J'ai pu me permettre ces choix par affinités électives parce que je ne subissais pas la concurrence féroce que se livrent les soixante bonnes galeries parisiennes.

## Cet éloignement géographique ne vous a jamais pesé ?

J'ai longtemps désespéré de voir un journaliste ou un conservateur de musée pousser ma porte. Un jour, un ami m'a même demandé si mes horaires étaient les mêmes qu'en France... Nous vivons dans un pays terriblement centraliste, ce qui n'est pas le cas de l'Allemagne ou de l'Italie. Saint-Paul-de-Vence est une île et Paris sera toujours Paris : même si notre région compte le plus de musées monographiques dans l'Hexagone et que nous pouvons nous vanter d'avoir des lieux rares comme la fondation Maeght ou la villa Arson, la dynamique économique et culturelle reste poussive.



# Catherine Issert

en 7 dates

**1946**

Naissance à Nice

**1975**

Ouverture de la galerie  
à Saint-Paul-de-Vence

**1983**

Édition d'un guide référençant  
les hauts lieux culturels de la Côte d'Azur

**1997**

Mission pour la manifestation  
"La Côte d'Azur et la modernité,  
1918-1958"

**2007**

Participation au réseau Botox(s)

**2018**

Commissariat de la première Biennale  
internationale de Saint-Paul-de-Vence

**2020**

Exposition « Jean-Charles Blais, Voilà »,  
jusqu'au 19 septembre







© FRANÇOIS FERNANDEZ

## CI-DESSUS

Vue de l'exposition « **Correspondances amicales** » en 2017 : François Morellet, Felice Varini, Michel Verjux, Cécile Bart.

## PAGE DE GAUCHE

**Jean-Charles Blais** (né en 1956),  
*Sans titre*, 2018, gouache sur papier, 100 x 77 cm.

➔ **Comment avez-vous tissé votre réseau de collectionneurs ?**

Ma clientèle était à l'origine essentiellement étrangère : je travaillais avec des Suédois, des Hollandais, des Suisses... Aujourd'hui, c'est du 50/50, beaucoup de Parisiens ayant leur résidence secondaire dans la région. Saint-Paul-de-Vence est un village de charme, un lieu de plaisir, de joie et de délectation, une destination estivale associée à un certain art de vivre. Ce sont des atouts qu'il faut cultiver, et dont nous jouons en offrant à nos collectionneurs des expériences privilégiées, à la carte. Une sorte de sur-mesure que nous allons particulièrement travailler cet été.

**La crise sanitaire a profondément fragilisé le marché et remis en question la profession...**

Évidemment, j'aimerais que ce métier soit plus facile et moins précaire, mais je ne m'en lasse pas. J'essaie toujours de provoquer de nouvelles rencontres. Ce que je déplore surtout, c'est la mauvaise réputation dont pâtissent les galeries, souvent accusées de profiter des artistes. Je le dis et le répète aux jeunes talents : « Je ne prends pas 50 % sur la valeur de votre œuvre, vous me donnez 50 % de la valeur de votre œuvre parce que je fournis un travail qui le justifie. » Comprendre cette nuance est indispensable pour établir un véritable rapport de complicité.

**Si la galerie défend des plasticiens dont la réputation n'est plus à faire, elle a porté dès les années 1990 une attention particulière à l'art émergent. Qu'allez-vous chercher chez les jeunes talents ?**

Un renouveau, une excitation. Les regards de Mathieu Schmitt, qui utilise l'outil numérique, ou de Marine Wallon, dont la peinture s'inspire de captures d'écran faites à partir de films, viennent enrichir ma vision. Ce niveau de lecture m'est indispensable. Je ne suis pas une femme d'affaires, je cherche avant tout à m'entourer d'artistes qui me plaisent et dont l'interprétation du monde me donne envie de voir la vie avec le même filtre. C'est dans cette optique que j'ai développé le label Plateforme qui présente tout au long de l'année, sans engagement, des découvertes, comme

les étudiants de la villa Arson, ou des coups de cœur, telle Daphné Corregan dont les poteries à la frontière de l'artisanat m'enchantent. *Ce side project* me permet de donner un marchepied à de jeunes talents tout en suscitant la curiosité des collectionneurs. Rester en éveil, en accord avec son temps, c'est aussi cela la vocation d'une galerie.

**Vous consacrez cet été une exposition personnelle à Jean-Charles Blais. Quel regard portez-vous sur l'évolution de sa pratique ?**

Depuis sa première exposition à la galerie, en 1983, nous ne nous sommes jamais quittés. Une fidélité réciproque qui s'est vérifiée à chaque tournant dans son art, qu'il s'agisse de ses pièces textiles, de la fin des années 1990, ou numériques du début des années 2000. Il n'y a du reste dans son travail pas de variations majeures, à ceci près que je le sens devenir plus peintre. Je l'ai vu lire des ouvrages sur Degas, l'art de la touche... mais au-delà de ce plaisir de la matière, il y a une vraie constance dans ses thématiques : le corps et sa représentation, la fragmentation, le renversement des proportions, l'absence... Si ses œuvres ne laissent pas indifférents, c'est qu'elles allient une présence solide, quasi sculpturale, et une dimension très affective. ■



# CATHERINE ISSERT : « JE VEUX CONTINUER À ME LAISSER SURPRENDRE »

Saint-Paul-de-Vence abrite trois institutions : la Fondation Maeght, la Colombe d'or... et la galerie Catherine Issert. Entretien avec la galeriste, qui fête les 45 ans de son enseigne avec une exposition de Jean-Charles Blais. **Propos recueillis par Alexandre Crochet**



Catherine Issert. Photo: D.R.

## Dans quelles circonstances avez-vous créé votre galerie à Saint-Paul-de-Vence ?

Lors de mon cursus à l'université et à l'École du Louvre, après avoir pensé devenir conservateur, j'ai préféré le monde des galeries et collaborer avec des artistes contemporains... J'ai travaillé avec Jean Fournier [à Paris], dont la galerie m'a vraiment influencée, puis avec Aimé Maeght, qui a beaucoup compté aussi. S'installer ici a été somme toute naturel. Je suis originaire de Saint-Paul et ici, vous êtes dans ma maison. En 1975, j'ai d'abord ouvert à l'étage puis les années suivantes j'ai investi tout ce qui pouvait l'être – en 1978 pour l'espace actuel. Je me disais que j'allais monter à Paris et que ce serait déjà ici une première belle expérience !

## LES AVANTAGES À RESTER À SAINT-PAUL- DE-VENCE ÉTAIENT NOMBREUX

### Justement, ouvrir à Saint-Paul, loin de la capitale, était un pari ?

Je me suis rendu compte que, s'il y avait des inconvénients, les avantages à rester ici étaient nombreux : je n'étais pas en concurrence avec les galeries parisiennes sur certains choix d'artistes et je pouvais à peu près montrer qui je voulais, dans la mesure où, sans fausse modestie, j'avais commencé sans compromis sur la qualité des artistes exposés. J'ai ouvert avec Claude Viallat. Après Viallat, j'ai montré Hantaï, puis Gasiorowski. Cela a fait boule de neige ! En 1986, j'étais la première à montrer Armleder en France. Puis Morellet en 1990, déjà célèbre. Quand Morellet a vu que je défendais le travail d'Armleder, qu'il adorait, je lui ai proposé d'exposer à la galerie... Beaucoup de choses se font dans une sorte de cooptation. Certes, l'inconvénient d'ici est d'être loin des institutions, des critiques d'art..., la France restant très centralisée. Mais j'ai fait mon petit chemin avec des gens et des artistes que j'aimais.

### Quand vous vous êtes lancée, la Fondation Maeght existait déjà depuis de nombreuses années...

Nous faisons, avec Aimé Maeght, des allers-retours entre sa galerie à Paris et Saint-Paul. Il y avait peu de galeries dans la région, à part, à Nice, Air de Paris qui a fait une incursion rapide, Sapone, avec Hartung et Magnelli, Alexandre de la Salle à Saint-Paul et la galerie Chave à Vence. Mais, en effet, j'ai eu la chance d'avoir ici la Fondation Maeght quand Jean-Louis Prat en était le directeur, et l'hôtel et restaurant de la Colombe d'or [située en face de la galerie, ndlr], qui drainait beaucoup de monde, sans parler de la situation muséale incroyable avec Chagall et Matisse à Nice, Léger et Picasso. La région n'était en rien sinistrée.

**Qui ont été vos acheteurs ?**

J'ai beaucoup travaillé dès le départ avec des collectionneurs étrangers spontanément ouverts à l'art contemporain et qui avaient des résidences secondaires ici, des Suisses, des Suédois, des Hollandais, dans les années 1970. Ensuite, l'art contemporain s'est plus largement diffusé dans les années 1980, et a touché de plus en plus de collectionneurs français. Je suis maintenant à moitié-moitié. Ceux qui viennent ici ont plus de temps pour approfondir ou visiter les ateliers...

**Qu'est ce qui a changé dans la situation ici ?**

Guy Pieters est parti, il reste Eva Vautier à Nice, et Baraudou...

Il reste peu de galeries dans la région, y compris à Monte-Carlo. Beaucoup ouvrent et ferment, comme les Nahon au château des Fleurs. Je suis quasiment la seule à être restée. Ce qui m'a sauvée, c'est de m'ouvrir vers l'extérieur grâce aux foires, telles artgenève, artmonte-carlo, artissima [Turin] de temps en temps, ou Drawing Now [Paris]. J'ai commencé à participer à la FIAC dès 1976... En province, exposer dans les foires pour maintenir le contact avec les collectionneurs est essentiel.

Contrairement aux galeries parisiennes, je travaille beaucoup l'été, jusqu'à début octobre, et notre exposition actuelle de Jean-Charles Blais a d'ailleurs très bien commencé. Mais ensuite, j'ai besoin d'aller dans les foires...

Toutefois, ce que la crise du Covid a mis en évidence, c'est qu'on se ruine à faire les foires. Certes, on maintient la réputation de la galerie, on active un carnet d'adresses, mais, parfois, ce n'est pas rentable. La question reste posée, encore plus cette année, où la profession a pris un gros coup dans l'aile, surtout les galeries de taille moyenne comme la mienne, malgré les Viewing Rooms. Je travaille avec des amateurs qui ont certes des moyens financiers, mais pas colossaux. Notre activité a peu de choses à voir avec les investisseurs qui brassent des millions dans les grandes ventes de Christie's ou de Sotheby's de l'été dernier ! La situation du marché de l'art est schizophrénique...

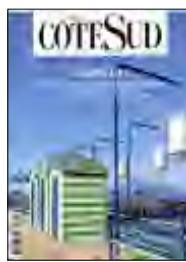
**Quel serait le fil conducteur dans la programmation de votre galerie ?**

La réponse relève de la psychanalyse ! Je suis pour une expression assez sobre qui tourne en partie autour de l'abstraction, mais aussi un regard décalé et référentiel avec Armleder. Jean-Charles Blais relève d'un travail plus classique de la peinture, tandis que Cécile Bart s'inscrit plus dans la famille de Morellet. Je peux aussi m'emballer pour la jeune Marine Wallon qui vient d'entrer à la galerie et crée des peintures à partir de captures d'écran. Pourquoi ? Je veux continuer à me laisser surprendre.



Vue de l'exposition «Jean-Charles Blais. Voilà» à la galerie Catherine Issert. Courtesy galerie Catherine Issert. © Anthony Lamerzonne

**« Jean-Charles Blais. Voilà », jusqu'au 19 septembre, galerie Catherine Issert, 2 route des Serres, 06570 Saint-Paul, [www.galerie-issert.com](http://www.galerie-issert.com)**



## L'EXPOSITION

*Saint-Paul-de-Vence*

# BLAIS L'INTRANQUILLE

C'EST UN ARTISTE SECRET, AU VERBE RARE, AU PARCOURS DENSE ET EXIGEANT. PIONNIER DE LA FIGURATION LIBRE. LE PEINTRE JEAN-CHARLES BLAIS, VENÇOIS D'ADOPTION, A ÉTÉ ACCOMPAGNÉ DEPUIS SES DÉBUTS PAR LA GALERIE CATHERINE ISSERT, QUI LUI CONSACRE AUJOURD'HUI UNE EXPOSITION. L'OCCASION DE DÉCOUVRIR LE CHEMINEMENT PROFOND ET SILENCIEUX DE CELUI QUI DÉCLARE : « MA PEINTURE EST SANS INTENTION ». PAR Marie-Hélène Balivet



Dévoilé en 1981 par l'exposition « Finir en beauté », à laquelle participent Robert Combas et Hervé di Rosa, Jean-Charles Blais reste associé au mouvement de la figuration libre, même s'il a suivi depuis son propre itinéraire.

## L'EXPOSITION



À GAUCHE Jean-Charles Blais dans l'intimité de la création, à Vence. À DROITE 1, 6, 7. Portraits de l'artiste au travail, et à la porte de son atelier. 2. *Sans titre*, 2018. Peinture à l'huile et craie sur affiches arrachées, 69 x 60 cm. 3. *Sans titre*, 2018. Gouache sur papier, 100 x 77 cm. 4. *Sans titre*, 2018. Crayons, gouache et collage sur papier, 56 x 49 cm. 5. *Sans titre*, 2018-2019. Gouache sur papier, 95 x 67 cm. 8. *Sans titre*, 2015. Gouache sur papier, 100 x 81 cm.

- *Tout l'intérêt de l'art se trouve dans le commencement. Après le commencement, c'est déjà la fin.* » Cette phrase de Picasso, Jean-Charles Blais en a fait une sorte de devise, car elle décrit l'exercice qui sous-tend sa peinture : poursuivre les images, les idées, leur donner une forme avant qu'elles ne disparaissent. Énigmatique, discret, le peintre suscite l'interrogation. La galerie Catherine Issert, qui a contribué à le révéler et le soutenir depuis 1982, lui offre une exposition présentant ses œuvres les plus récentes, des peintures inédites qui tissent des liens inattendus avec son travail antérieur. La découverte publique du travail de Jean-Charles Blais a lieu au début des années 1980 avec des tableaux peints sur des matériaux de récupération et des affiches arrachées. Dès ce moment apparaît sa préoccupation pour le corps et ses représentations : personnages démesurés, à l'étroit dans leur toile, fragments d'anatomie, visages et bustes simplifiés à l'extrême... Sa première exposition au CAPC, musée d'art contemporain de Bordeaux, en 1982, sera suivie de nombreuses présentations dans les galeries : Yvon Lambert à Paris,

Leo Castelli à New York, Buchmann à Bâle, Catherine Issert à Saint-Paul-de-Vence et Kenji Taki à Tokyo. Chimiste dans son laboratoire, le peintre conduit ses recherches en se laissant guider par les médiums et les procédés, avec « une confiance dans le processus de la peinture ». Ne craignant pas de se mettre en péril, il explore de multiples champs d'investigation : projets dans l'espace urbain et le métro parisien, scénographie pour la compagnie de Régine Chopinot, graphisme, création d'œuvres numériques ou textiles... Installé à Vence depuis 1987, ce Nantais multiplie les allers-retours fertiles entre le Sud et son atelier parisien. En Provence, il a appris à vivre dehors et à travailler dans la grande lumière qui simplifie les formes : « J'ai adopté une sorte de vigueur expérimentative et une désinvolture favorisée par cet exercice de plein air. » De l'influence de la course du soleil sur un cheminement d'artiste.

### « JEAN-CHARLES BLAIS »

Du 10 juillet au 29 août,  
à la galerie Catherine Issert  
à Saint-Paul-de-Vence.  
[galerie-issert.com](http://galerie-issert.com)



# LA CHAIR DE L'ŒUVRE

L'une photographie, l'autre peint et dessine. Dans le travail de **Marie Bovo**, la figure humaine n'apparaît jamais en tant que telle ou, de manière exceptionnelle, tout à fait floue dans un reflet. Les gouaches ou les huiles de **Jean-Charles Blais**, tout au contraire, sont habitées de personnages, mais l'artiste semble les avoir saisis dans l'instant de leur passage, dans leur instabilité, dans leur fugacité. Déjà, ils sortent du cadre... Parfois ce ne sont que des silhouettes, qui détournent la tête ou se présentent de dos. Tout le contraire d'un portrait. Pourtant, chez l'une comme chez l'autre, une présence est palpable. Elle convoque le spectateur. Non seulement elle appelle son regard, mais elle sollicite son engagement : c'est lui qui fera surgir du sens à partir de la chair de l'œuvre, la matière que l'artiste a travaillée.

Par Jean-François Bouthors

## JEAN-CHARLES BLAIS

Bien sûr, dans les œuvres de **Jean-Charles Blais**, la figure humaine est là. Mais elle échappe, ne se laisse pas saisir. Comme ces deux silhouettes noires, dont l'une a la tête qui sort du cadre. Elles sont là comme une masse sombre marquée de coup de pinceaux, de découpages, de collage. Et le

fond clair est de la même eau... Le peintre ne cache pas le travail, le parcours. Au contraire. On peut s'interroger autant sur ces interventions visibles que sur la forme des oreilles du personnage de gauche, ou sur le léger penchant de sa tête...

*«Je ne les calcule pas, ils me tombent sous la main», dit-il.*

Ce qui lui importe, c'est avant tout la densité, la matière. On pourrait dire «*l'être là*». Encore que **Jean-Charles Blais** se soucie peu de philosophie, d'interprétation, et encore moins de psychologie. Ce qui l'intéresse, c'est ce qui se produit, ce qui advient par le processus de création, sans que celui-ci réponde à aucun autre projet que celui de produire une chose qui n'est pas définie à l'avance. Il n'y a pas de scénario... Tout juste des protocoles. Des manières de considérer la forme, de mettre en œuvre des moyens. Il ne s'agit pas d'atteindre le résultat escompté. Il ne s'agit pas de donner une réponse, de tenir un discours, de susciter un sentiment, mais d'offrir une densité à laquelle un spectateur se confrontera, s'il le veut bien. «*Le résultat est souvent quelque chose qui, pour une bonne part, m'échappe.*»

Ne lui dites pas que sa démarche est abstraite. Il répondra qu'elle est organique. Qu'elle passe par des choses très concrètes



**Jean-Charles Blais**, *Sans Titre (18.07.15)*, 2015.  
Gouache sur papier, 106 x 81 cm. Courtesy  
artiste et galerie Catherine Issert.



Jean-Charles Blais, *Sans Titre*, 2016. Gouache sur papier/Technique mixte, 70,5 x 54,5 cm. Courtesy artiste et galerie Catherine Issert.

Jean-Charles Blais, *Sans Titre*, 2018-2019. Gouache sur papier/Technique mixte, 70,5 x 54,5 cm. Courtesy artiste et galerie Catherine Issert.

et leur agencement: les matériaux, les couleurs, les formes... «Le corps que vous pensez, dans cet artisanat manœuvrier, c'est le corps matériel de votre discipline.» Certains verront un homme triste dans ce personnage sur fond vert, d'autre peut-être un rêveur. Le peintre ne nie pas qu'on puisse lire son œuvre ainsi. Mais quant à dire qu'il l'a voulu ou espéré... «J'ai senti très tôt une sorte de malentendu permanent entre ce que je croyais faire et ce que les gens pensaient y voir, mais je me suis dit que cela n'avait aucune importance. Mais c'est ainsi, on s'intéresse les uns aux autres sans probablement comprendre

le dixième de ce que l'un raconte à l'autre, et ça marche... Le malentendu a du bon, et peut-être qu'il n'y a tout simplement pas de bien entendu.»

Qu'il y ait une familiarité entre les différents personnages qui surgissent de son travail, **Blais** ne le nie pas. Il y a vu, a posteriori, un avantage, celui de ne pas avoir à se poser la question de son style.

«C'est quelque chose qui pré-existe, qui est sans que je m'en soucie. Même quand je m'éloigne de ma manière de faire.» Voilà qui lui permet de rester sur l'essentiel: commencer sa journée sans savoir à quoi ressemblera le soir. D'où sans

doute la fragilité, la fugacité, le déséquilibre, le caractère partiel de ses silhouettes. Certaines, comme cette gouache au fond jaune, résistent davantage que d'autres à l'interprétation, mais même sa pesanteur est une question, un passage... «La stabilité, la posture sont très surestimées, cela ne me paraît pas être le moyen d'être le plus proche du véritable».

Disons que **Jean-Charles Blais** fait surgir sous ses crayons, ses pinceaux, son cutter, sur le papier ou au dos d'affiches arrachées l'expression de son choix de l'inattendu et de l'incertain. Tout le contraire d'une recherche d'un projet artistique

# Vu EN GALERIE

Trois expositions en région (Saint-Paul-de-Vence, Rennes et Nançay) honorent la carrière de grands maîtres de l'art contemporain en revenant sur les temps forts de leurs parcours ou en les confrontant à leurs prédécesseurs dans le cadre de dialogues inédits.

Par **Pauline Chevalereau**

## Jean-Charles Blais

**GALERIE CATHERINE ISSERT**

### Dégradation programmée

La galerie Catherine Issert célèbre cette année ses 45 ans de métier aux côtés d'un de ses artistes les plus fidèles et ami de longue date, Jean Charles Blais (né en 1956). Avec « Voilà », la 9<sup>e</sup> monographie saint-pauloise consacrée à l'artiste, la galeriste, qui admet privilégier de plus en plus la peinture, dans laquelle elle aime voir un artiste se confronter à quelque chose d'essentiel, réunit ses œuvres les plus récentes et tisse des liens avec certaines plus anciennes. Réalisées sur des affiches arrachées, dont la surface irrégulière et épaisse oriente aléatoirement la composition, les toiles de Blais percutent les visiteurs. Les silhouettes noires anonymes, enlacées ou désunies, restent pourtant silencieuses. Ces formes, souvent construites autour de la question du dédoublement, n'apporteront pas de réponses. « *Je ne recherche pas de poésie. Je souhaite surtout m'éloigner de la notion de préciosité. Ce sont des tableaux de la ruine* », explique le peintre avec malice.



Photo: Anthony Lartigue/Art & Culture/Contemporary Art Agency Paris 2020

Jean-Charles Blais aborde la figuration libre dans un ensemble : ses œuvres (proposées à la vente entre 3000 et 30 000 euros) deviennent un objet complet, proche de la sculpture, dans lequel la matière fait corps et les éléments demeurent indissociables.

« Voilà » jusqu'au 19 septembre.

2 route des Serres, 06750 Saint-Paul-de-Vence  
[galerie-issert.com/](http://galerie-issert.com/)



Jean Charles Blais,  
 « Voilà », 2020.

# Formes et métamorphoses

La galerie Catherine Issert présente des peintures inédites de Jean-Charles Blais. Un subtil dialogue avec son travail antérieur.

TEXTE ISABELLE ROS

L'artiste peintre s'est fait connaître dans les années 1980 avec ses peintures sur affiches arrachées. Investissant l'atelier comme un laboratoire, il n'a jamais cessé d'interroger les formes, avec, au centre de ses préoccupations, le corps et sa représentation, la fragmentation, le renversement, le positif et le négatif, l'absence. Son œuvre possède une ambiguïté et une polysémie complexe. Quelle que soit sa plastique, elle revient toujours à la même intention, celle de déclencher un récit par l'apparition d'une œuvre qui peut être totalement construite ou à peine esquissée. Jusqu'aux limites souvent de la figure et de la composition. À ne pas manquer cet été !



Du 10 juillet au 30 août, Galerie Issert,  
2, route des Serres, 06570 Saint-Paul-de-Vence.  
Tél. : 04 93 32 96 92 et [www.galerie-issert.com](http://www.galerie-issert.com)



Jean-Charles Blais dans son atelier, à Vence.

Jean-Charles Blais, Sans titre, 2015, 145 x 44,8 cm, gouache sur papier, 2016, 100 x 100 cm, huile sur toile, la galerie Issert © Anthony Garbino/ArtStation

TERRES CUITES DE RAUJOLLES  
HAUTE MAISON DEPUIS 1830

[terres-cuites-raujolles.fr](http://terres-cuites-raujolles.fr)  
4 rue de la Tuilerie 12100 Creissels - +33 (0)5 65 60 14 03 - [contact@terres-cuites-raujolles.fr](mailto:contact@terres-cuites-raujolles.fr)